

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

200 | 2011

Décrire, écrire

La chambre à soi de l'ethnologue.

Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres

*The Ethnologist's Room of One's Own : Anthropological Writings by Women
During the Interwar Period*

Marianne Lemaire



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22849>

DOI : 10.4000/lhomme.22849

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2011

Pagination : 83-112

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Marianne Lemaire, « La chambre à soi de l'ethnologue. », *L'Homme* [En ligne], 200 | 2011, mis en ligne le 09 novembre 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22849> ; DOI : 10.4000/lhomme.22849

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

La chambre à soi de l'ethnologue.

Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres

*The Ethnologist's Room of One's Own : Anthropological Writings by Women
During the Interwar Period*

Marianne Lemaire

- 1 NOMBREUSES SONT LES FEMMES QUI, au moment de l'institutionnalisation de l'ethnologie, ont investi la toute nouvelle discipline en suivant les cours de l'Institut d'ethnologie, en contribuant à la rénovation du Musée d'ethnographie du Trocadéro ou en réalisant des enquêtes sur le terrain. Leur production scientifique est également considérable, et mérite qu'on lui prête attention. Cet article n'a bien entendu pas pour projet de déceler une improbable unité, fondée sur une féminité essentielle, entre des textes produits par des femmes aux parcours, aux tempéraments et aux styles d'écriture divers. Il tentera néanmoins de montrer que, dans un contexte social et disciplinaire précis, les femmes ethnologues ont, pour accéder aux mêmes positions institutionnelles que leurs collègues masculins, fait des choix scripturaux différents. Elles ont ainsi infléchi la tonalité de leurs écrits dans le sens de la plus extrême rigueur et privilégié des thèmes aussi éloignés que possible de ceux qui leur étaient suggérés. Au-delà, elles se sont interdit, contrairement aux ethnologues du sexe opposé, de se mettre en scène ou de retracer leurs périlleuses expériences de terrain dans des récits littéraires et grand public. L'itinéraire scientifique, les écrits et les témoignages de Denise Paulme, Deborah Lifchitz, Germaine Tillion, Thérèse Rivière, Jeanne Cuisinier, Lucienne Delmas, Germaine Dieterlen, Solange de Ganay et Hélène Gordon devraient nous permettre de comprendre les raisons pour lesquelles les femmes ethnologues, dans l'Entre-deux-guerres, n'ont pas été en mesure de concilier leurs aspirations scientifiques et littéraires.

Une discipline accueillante mais exigeante

- 2 Après avoir perdu, en 1929, un emploi de secrétaire qui ne lui apportait aucune satisfaction, Denise Paulme décide de s'accorder un an pour terminer sa licence en droit

et réfléchir à une nouvelle orientation. Les cours de droit romain et d'histoire du droit étant les seuls jusqu'alors à avoir suscité son intérêt, elle envisage d'approfondir ses connaissances sur les institutions du droit primitif. À cette fin, elle s'inscrit à l'Institut d'ethnologie où elle suit avec enthousiasme les cours de Marcel Mauss. Denise Paulme n'est pas alors la seule femme à fréquenter l'Institut d'ethnologie créé en 1925 par Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss et Paul Rivet. Ce dernier le souligne avec satisfaction dans la radio-conférence intitulée « Les femmes et l'ethnologie » qu'il donne sur les ondes d'*Ici-Paris* en 1938¹ : « L'institut d'ethnologie a compté parmi ses élèves un bon cinquième de jeunes femmes ». Hélène Balfet, Marcelle Bouteiller, Jeanne Cuisinier, Germaine Dieterlen, Idelette Dugast, Françoise Girard, Deborah Lifchitz, Georgette Soustelle, Thérèse Rivière, Germaine Tillion : autant de femmes devenues ethnologues après avoir reçu leur formation à l'Institut d'ethnologie, entre 1925 et 1939.

- 3 Denise Paulme, pour sa part, y passe son diplôme en 1932, la même année où elle obtient sa licence en droit. Mais depuis près de deux ans, elle fréquente un autre haut lieu de la discipline ethnologique en cours d'institutionnalisation : le Musée d'ethnographie du Trocadéro, pour le réaménagement duquel son sous-directeur, Georges Henri Rivière, en appelait à toutes les bonnes volontés, et Marcel Mauss l'avait encouragée à proposer ses services. Des années plus tard, Denise Paulme se revoyait « en blouse et maniant le balai ou le marteau, dans les courants d'air des couloirs du Musée, le fracas et la poussière des caisses qu'on clouait [...] et déclouait » (1979 : 10). Sa contribution à la rénovation du Musée d'ethnographie n'a cependant pas été aussi « modeste » qu'elle voudrait nous le faire croire dans les textes où elle retrace son parcours. C'est à elle que revient l'enregistrement des objets d'Afrique occidentale et équatoriale de l'Exposition coloniale de 1931, de même qu'elle est, plusieurs années durant, partie prenante de la rédaction du catalogue sur fiches des collections d'Afrique noire et de la préparation de nombreuses expositions, parmi lesquelles celle qui fait suite à la mission Dakar-Djibouti et inaugure en 1934 le musée rénové.
- 4 Pas plus qu'elle n'était la seule étudiante à l'Institut d'ethnologie, Denise Paulme n'est alors la seule contributrice au réaménagement du Musée d'ethnographie. Les femmes, au contraire, semblent avoir été très bien représentées dans les rangs de la « petite armée d'une cinquantaine » de bénévoles que Georges Henri Rivière était parvenu à mobiliser (Laurière 2008 : 390). Il s'agissait principalement d'étudiantes : le parcours de Denise Paulme témoigne en effet d'un mouvement plus collectif depuis l'Institut d'ethnologie où les futurs ethnologues recevaient une formation vers le Musée d'ethnographie où ils la mettaient en pratique. Mais il pouvait également s'agir de quelques personnalités désœuvrées de la haute bourgeoisie que Rivière avait su rallier à la cause du musée. De nombreuses femmes y ont par ailleurs occupé des postes d'administration et de documentation, et parmi elles quelques membres de la famille de l'un ou l'autre des responsables du musée. Si, en effet, le secrétariat de l'Institut était tenu par celles qu'il était d'usage d'appeler les « demoiselles Rivet », deux sœurs de Paul Rivet, celui du Trocadéro était dans les premiers temps assuré par Thérèse Rivière, la sœur de Georges Henri Rivière, jusqu'à ce que ce dernier lui confie la responsabilité du département « Afrique blanche et Levant ». L'Histoire a également retenu, en raison de leur personnalité marquante et de leur engagement dans la Résistance au sein du réseau du Musée de l'Homme, les noms des bibliothécaires Yvonne Oddon et Denise Allègre, ainsi que celui de la secrétaire Jacqueline Bordelet.

- 5 À la veille de l'inauguration du Musée de l'Homme en 1938, Paul Rivet peut ainsi affirmer que les femmes « se sont révélées dans de multiples fonctions (bibliothécaires, assistantes, aides techniques) des collaboratrices singulièrement précieuses ». « C'est alors », poursuit-il, « que des essais ont été faits d'utiliser leurs connaissances et leur enthousiasme, non plus dans le cadre tranquille d'un établissement métropolitain, mais sur le terrain, en contact direct avec les populations indigènes des pays d'Outre-Mer »². L'accueil bienveillant qui était réservé aux femmes s'est en effet prolongé en une invitation à partir sur le terrain : les responsables de l'Institut et du Musée d'ethnographie n'ont eu de cesse d'appuyer leurs demandes de financement pour réaliser une mission, voire de rechercher eux-mêmes les crédits qui le leur permettraient. La « prudence », précise malgré tout Rivet, commandait de limiter dans un premier temps l'expérience à des « missions mixtes ». Mais la mission Sahara-Soudan dirigée par Marcel Griaule, qui incluait plusieurs « collaboratrices », ainsi que les missions menées par les « jeunes ménages » Soustelle et Lévi-Strauss, s'étaient pareillement révélées « concluante (s) » : « Partout, la femme montra une résistance remarquable au climat, à la fatigue et une aptitude exceptionnelle à l'observation des populations primitives au milieu desquelles elles étaient appelées à travailler »³. L'expérience avait alors pu, à en croire Rivet, être étendue à des missions « purement féminines ». Faut-il qu'il ait à ce point ressenti la nécessité de rassurer des auditeurs inquiets du sort de ces femmes, pour revisiter ainsi la chronologie de ces missions de l'Entre-deux-guerres ? À l'exception de la mission du couple Soustelle qui séjourne au Mexique de 1932 à 1934, les « missions mixtes » citées par le directeur du Musée comme autant de « tests » de la compatibilité des femmes avec le travail de terrain sont en réalité contemporaines ou postérieures aux premières missions « purement féminines »⁴.
- 6 Il n'en reste pas moins qu'au moment même où l'ethnologie s'institutionnalisait, l'opportunité a été donnée aux femmes de partir sur le terrain, et qu'elles s'en sont emparé de diverses manières. Deux d'entre elles, Georgette Soustelle et Dina Lévi-Strauss, sont respectivement parties au Mexique et au Brésil en compagnie de leur époux⁵. D'autres ont effectué leur mission avec un ou plusieurs collègues masculins : Élisabeth Dijour rejoint Alfred Métraux dans le Chaco à la fin de l'année 1932, Deborah Lifchitz participe en 1932 à l'étape éthiopienne de la mission Dakar-Djibouti dirigée par Marcel Griaule, qui trois ans plus tard, recrutera encore Solange de Ganay et Hélène Gordon pour une nouvelle mission baptisée « Sahara-Soudan ». Mais les missions mixtes, quand elles n'étaient pas menées par un homme et son épouse, ne semblent pas avoir été les plus en faveur. Du point de vue de Rivet tout au moins, elles étaient compromises par la trop grande promiscuité occasionnée par le travail de terrain⁶. Plus nombreuses sont donc les ethnologues qui, avant-guerre, sont parties sur le terrain à deux, mais avec une collègue du même sexe. Thérèse Rivière et Germaine Tillion⁷ quittent Paris pour l'Aurès algérien au mois de décembre 1934. Denise Paulme et Deborah Lifchitz leur emboîtent le pas quelques semaines plus tard, accompagnées pour un temps restreint par les membres de la mission Sahara-Soudan⁸. Dans le village dogon de Sanga où elles ont séjourné, un autre couple féminin d'ethnologues se substitue bientôt au leur : Germaine Dieterlen et Solange de Ganay y réalisent en effet une première mission commune en 1937, à laquelle d'autres succéderont en 1938-1939, 1946 et 1948. Mais ce modèle de la mission féminine en binôme ne se limite pas aux seuls terrains africains. Jeanne Cuisinier effectue un premier terrain en Asie du Sud-Est en 1932 en compagnie de la linguiste Véra Sokoloff, et un second en 1937 en compagnie de Lucienne Delmas.

- 7 L'ethnologie en cours d'institutionnalisation de l'Entre-deux-guerres s'est ainsi montrée très accueillante à l'égard des femmes. Elle ne s'est pas contentée de leur ouvrir les portes d'une formation et du musée qui lui était associé, elle leur a également permis de vivre l'expérience ethnographique qu'elle situait désormais au cœur du parcours de l'ethnologue professionnel. Pourtant, si les femmes étaient encouragées à partir sur le terrain, elles y étaient incitées dans une perspective plus restreinte que celle offerte à leurs collègues masculins. Elles ont, en effet, vu peser sur elles des attentes extrêmement précises concernant l'objet d'étude qu'elles devaient privilégier. Les femmes, en tant que telles, étaient bel et bien supposées recueillir prioritairement des données sur la vie féminine. Marcel Griaule est très heureux d'annoncer aux différents journalistes auxquels il accorde des entretiens à la veille du départ de la mission Sahara-Soudan que des femmes l'accompagneraient, et qu'elles auraient pour objectif de se pencher sur la vie féminine :

« Enfin, [...] nous étudierons la société des femmes, et ceci grâce à notre petit contingent de collaboratrices. Trop souvent, de multiples aspects de la vie indigène échappent à l'investigation de missions qui sont composées uniquement d'hommes. C'est pourquoi nous avons tenu à nous annexer de jeunes et brillantes spécialistes »⁹.

- 8 Mais Griaule n'est pas le seul à caresser l'espoir que Paulme et Lifchitz obtiennent des informations sur la sphère féminine. La même attente est encore explicitement formulée dans un article de presse que Robert Delavignette leur consacre alors qu'elles se trouvent encore sur le terrain. Dans cet article, qui s'intitule « Deux Blanches en Afrique noire : pour les deux D, Denise et Deborah »¹⁰, Delavignette évoque leur travail en des termes où le paternalisme le dispute à la condescendance :

« On s'est préparé sérieusement à connaître les Dogon, on a lu Desplagne et Delafosse et une étude de Robert Randau. On a pris tous les renseignements qu'on pouvait sur le pays et sur les mœurs. On commence à savoir son métier d'enquêteuse africaine ; on cherche à faire parler les femmes et pour gagner leur confiance, on soignera les enfants. Et l'on réussira, coûte que coûte, à rapporter des documents sur la vie des femmes de la falaise ».

Coupure de L'Écho d'Alger, 22 décembre 1934



9 De son côté, Marcel Mauss ne leur demande pas seulement de travailler sur les femmes dogon, mais aussi de se pencher sur leurs institutions les plus secrètes. Devoir décevoir cette attente fait le désespoir de Paulme dans les premiers temps de sa mission : « Mauss demande une société des femmes », écrit-elle à Michel Leiris, « je ne demanderais pas mieux, mais nous ne pouvons pas la fabriquer, et je n'ai aucun signe de son existence ici »

11.

10 Les propos tenus sur la mission Rivière-Tillion, contemporaine de la mission Paulme-Lifchitz, offrent une variation sur ce thème de la vocation des femmes ethnologues à prendre leurs semblables pour objets d'étude. Si en pays dogon, les ethnologues de sexe féminin sont présentées comme les seules à pouvoir approcher des femmes plus secrètes que leurs époux, en pays musulman au contraire, elles semblent indispensables pour tirer profit de ce que les femmes y seraient moins méfiantes que les hommes. C'est ainsi que Thérèse Rivière et Germaine Tillion déclarent à un journaliste : « Le docteur Rivet estime à juste titre que des femmes peuvent plus facilement pénétrer la vie des musulmans que des hommes. Les femmes indigènes se laissent plus facilement confesser »¹². De fait, la mission Rivière-Tillion a prévu de quoi « amadouer les femmes chaouias »¹³, ce qu'un journaliste semble s'être entendu expliquer ainsi :

« Quiconque a quelques notions de l'Afrique du Nord sait qu'un musulman est, en général, très discret quant à ce qu'il pense. Les femmes le sont moins et se montrent, au surplus, sensibles à certaines attentions. Nos jeunes ethnologues n'ignorent pas cela. Aussi, afin de provoquer leurs confidences, elles emportent, dans leurs bagages, des boîtes de poudre de riz, des fioles de parfum, des fards, des bibelots de toutes sortes. En outre, tous les trois mois, une grande maison de chocolat leur expédiera 25 kilos de marchandise »¹⁴.

11 Le journaliste ne résiste alors pas à la tentation d'ajouter :

« Mais tout ce chocolat sera-t-il distribué ? Je ne sais pas, car j'ai cru remarquer, à plusieurs reprises, que Mlle Rivière avait un certain penchant pour les friandises. Enfin, quoi qu'il en soit, il en restera toujours assez pour servir la Science ».

Coupage de *L'Écho de Paris*, 23 décembre 1934



- 12 Dans un article intitulé « Anthropology : The Welcoming Science », Nancy Parezo (1993) décrit une situation des anthropologues américaines de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle à bien des égards similaire à celle des anthropologues françaises. Les femmes, aux États-Unis comme en France, ont été mieux accueillies en anthropologie que dans les autres disciplines scientifiques. Mais elles n'ont bénéficié de cet accueil qu'en tant que femmes de terrain susceptibles de travailler, avec un sens de la communication présumé plus développé que celui de leurs collègues masculins sur des sujets qui leur étaient moins accessibles, tels que la vie féminine, l'éducation, la rumeur ou les émotions. Encore qu'une telle dépendance à l'égard de la gent féminine causât le plus grand embarras à l'anthropologie américaine en cours de professionnalisation. Les mêmes caractéristiques prétendument féminines qui rendaient la présence des femmes indispensable sur le terrain la rendaient simultanément inopportune dans une discipline soucieuse de ne pas être suspectée de subjectivité et d'apparaître comme un champ véritablement scientifique (Keller 1995). Aussi leur participation a-t-elle été autant que possible limitée à l'étape du travail de terrain et de la collecte des données. À toutes les étapes ultérieures, qu'il s'agisse de l'écriture, de la publication ou de l'obtention d'une position institutionnelle, les carrières des anthropologues américaines ont été entravées par des stratégies plus ou moins conscientes et manifestes de marginalisation¹⁵.

L'exemple du parcours de Denise Paulme va nous permettre maintenant d'examiner les stratégies mises en œuvre contre les anthropologues françaises de l'Entre-deux-guerres, de même que celles qu'elles ont su leur opposer pour, malgré tout, trouver une place dans

la discipline. Des choix d'écriture spécifiques leur ont en effet permis d'être reconnues comme de véritables ethnologues, au même titre que leurs collègues masculins.

L'entrée en écriture scientifique de Denise Paulme

- 13 Après des premières semaines rendues éprouvantes par la cohabitation avec la mission Sahara-Soudan dirigée par Griaule, la mission Paulme-Lifchitz en pays dogon se déroule sous de meilleurs auspices. À mesure que le temps passe, Denise Paulme gagne confiance en elle et en la valeur des documents collectés. Avant même le retour à Paris des deux jeunes femmes, leurs collègues les félicitent du succès de leur entreprise et leur demandent de bien vouloir leur exposer leur méthode de travail (Lemaire 2010 : 53-60). Mais si, à l'issue de ce premier terrain, les qualités d'ethnographe de Denise Paulme ne sont plus à démontrer, il lui reste encore à faire la preuve de son aptitude à organiser ses données et ses analyses dans des textes scientifiques. Elle s'y risque très rapidement après son retour de terrain, mais elle ne s'y risque pas seule. Dès 1936, en effet, elle cosigne deux articles avec Deborah Lifchitz, qui portent pour l'un sur les fêtes des semailles et pour l'autre sur le thème des animaux dans le folklore dogon. Deux ans plus tard, paraîtra encore un troisième article écrit en collaboration avec son amie, consacré quant à lui aux proverbes et aux devinettes¹⁶. Comme pour s'entourer de précautions et se donner plus de crédibilité, la toute première écriture scientifique de Denise Paulme est ainsi une partition à quatre mains, sur des thèmes qui laissent une large part aux textes dogon et à leur transcription juxtalinéaire.
- 14 Il ne faut cependant pas attendre bien longtemps pour que Denise Paulme publie des articles sous son seul nom. À l'exception d'un texte sur une méthode de divination, il s'agit alors de contributions traitant non plus de littérature orale ni de vie religieuse, mais d'organisation sociale. En 1937 paraît ainsi le texte correspondant à une conférence donnée l'année précédente à la faculté de droit. Intitulé « La communauté taisible chez les Dogon », il se situe en quelque sorte dans le prolongement d'un travail non publié de Denise Paulme probablement rédigé dans le cadre de ses études de droit : un *Essai sur la vie domestique chez les Dogons du Soudan français* élaboré avant son premier séjour sur le terrain, « d'après les notes prises par la mission Dakar-Djibouti durant son séjour dans la région de Sanga ». Mais il est aussi, et surtout, une première ébauche de sa thèse. Significativement, c'est une thèse de droit que Denise Paulme soutient en mai 1940 et publie la même année sous le titre *Organisation sociale des Dogon* dans la collection « Études de sociologie et d'ethnologie juridique »¹⁷, plutôt que dans la collection « Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie » qui, avant-guerre, accueillait pourtant la plupart des travaux ethnologiques, parmi lesquels *Masques dogons* et *Jeux dogons* de Marcel Griaule. Plus significativement encore, il n'y est guère question, comme dans la plupart des travaux contemporains consacrés à la population dogon, de ses institutions religieuses. Sans doute Denise Paulme souhaitait-elle prendre le plus de distance possible avec l'école africaniste qui avait Marcel Griaule pour chef de file. Mais sans doute aussi ressentait-elle la nécessité d'asseoir sa légitimité en tant qu'auteure scientifique avec ce premier ouvrage. Inscire sa recherche dans le cadre du droit en même temps que dans celui de l'ethnologie, esquisser des thèmes tels que la vie religieuse pour leur préférer la description rigoureuse de la vie économique et sociale, pourraient bien avoir été autant de moyens de se soustraire à l'accusation d'amateurisme dont les femmes étaient fort susceptibles d'être menacées. La place circonscrite, sinon négligeable, accordée au thème

de la vie féminine dans *Organisation sociale des Dogon* peut se comprendre de la même manière. Car, si Denise Paulme a exprimé le regret de ne pas avoir suffisamment travaillé avec et sur les femmes au cours de sa première mission, elle devait également être consciente qu'après avoir été missionnée sur le terrain dans cet objectif, il importait que ses écrits montrent qu'elle l'avait dépassé et que ses compétences couvraient de nombreux autres domaines.

- 15 Plus que le premier livre d'un autre ethnologue, l'ouvrage de Denise Paulme semble en effet être traversé par une quête de légitimité tout particulièrement manifeste dans son introduction. Après avoir fait état de sa bonne connaissance des travaux antérieurs réalisés sur les Dogon, Denise Paulme y expose les principes extrêmement rigoureux de sa méthode de travail. Elle met ainsi en avant son souci constant de vérifier et de recouper entre elles des données dont elle insiste sur le fait qu'elle les a recueillies sans hâte et avec la plus grande discrétion, de façon à ce qu'elles ne soient soumises à aucune distorsion. Puis elle évoque son travail de recensement de la population villageoise de Sanga, non sans mettre l'accent sur la dimension quantitative et le caractère fastidieux qui en font une démarche indubitablement scientifique. Dans la suite de son ouvrage, elle ne cessera d'ailleurs de s'appuyer sur des données statistiques, des généalogies ou des plans. C'est ainsi qu'après avoir présenté tous les apports scientifiques de l'ouvrage, Michel Leiris, dans le compte rendu qu'il en fit pour le *Journal des africanistes* mais que celui-ci lui refusa, semble s'être senti le devoir d'ajouter pour conclure que « l'ouvrage de Mme Paulme a le mérite, pour architecturé qu'il soit, de ne pas être une sèche description de coutumes » (Leiris 1998 : 15). Bien que scrupuleux, *Organisation sociale des Dogon* n'est pas en effet la monographie aride qu'elle aurait pu être si elle n'avait été constamment nourrie par le « souci de l'écriture » que Georges Balandier a su déceler chez son auteure et qui se manifeste dès ce premier livre (1998 : 297). Bien des hommages rendus à Denise Paulme par ses collègues et amis l'ont à juste titre souligné : son style était « clair et précis, jamais emphatique » (Héritier 1999 : 7), son écriture scientifique « élégante, percutante à l'occasion, toujours assurée » (Augé 1998 : 8). Mais si cette écriture « parlait pour elle », selon les termes de Marc Augé, elle ne parlait jamais d'elle : le « souci de l'écriture » de Denise Paulme se doublait de ce que Françoise Héritier a justement appelé « le souci maîtrisé de ne rien faire paraître d'elle dans ce qu'elle écri[vai]t des autres ». De fait, seules les dernières phrases de l'introduction, dans lesquelles elle se remémore ses amis dogon et exprime la tristesse d'un adieu qu'elle sait définitif, laissent transparaître ses émotions :

« [...] je les revois tous. Je revois le premier soir, notre arrivée dans la nuit, la foule noire où je me sentais perdue. Je revois le départ : après avoir tant parlé, nous ne pouvons plus rien dire, les uns ni les autres ; l'auto nous emporte, quelques mètres encore, un tournant – c'est fini ».

- 16 Mais l'auteure se dissimule derrière la scientifique dans tout le reste de l'ouvrage – une attitude de repli qui semble avoir été adoptée par la plupart des femmes ethnologues au moment de leur entrée dans une discipline qui était elle-même en cours de professionnalisation. Les premiers articles de Germaine Dieterlen réservent ainsi une place importante à la description souvent aride des faits étudiés ; l'impression en est encore renforcée à la lecture de Thérèse Rivière, dont les textes portent exclusivement sur les techniques¹⁸. Germaine Tillion, quant à elle, n'a pas publié d'articles avant la guerre. Sans doute se concentrait-elle sur l'écriture de sa thèse, à laquelle elle travaillait encore dans la cellule où elle était emprisonnée à Fresnes et dont le manuscrit lui fut confisqué lors de sa déportation à Ravensbrück, en 1943. Mais lorsque après la guerre,

l'Institut international des langues et civilisations africaines qui avait financé ses deux premières missions en Algérie lui demande de justifier son activité, elle rédige un mémoire de soixante-quatorze pages qu'elle se souvient n'avoir transmis qu'après en avoir « retranché les passages qui semblaient trop vivants » (Tillion 2009 : 277). À propos de ce texte et de ceux qu'elle écrivit ensuite, elle a exprimé à la fin de sa vie le regret d'en avoir écarté les traces de son propre vécu pour ne retenir que les renseignements les plus « scrupuleux » : « une connaissance pauvre, dépouillée des vraies couleurs de la vie, de son relief, de sa consistance, privée aussi des lueurs étincelantes qu'elle détient » (*Ibid.* : 44). Il ne saurait être question d'être aussi sévère et injuste que Germaine Tillion ne l'est avec elle-même. Mais dans sa production scientifique comme dans celle de nombre de ses contemporaines, l'ethnologue éclipse l'auteure et lui interdit d'écrire des textes comme leurs collègues masculins en écrivaient : contrairement à eux en effet, les femmes ethnologues dans l'Entre-deux-guerres n'ont publié ni poésie, ni roman, ni journal, ni récit de voyage. Or, plus encore que le choix d'adopter un style précis et distancé pour traiter d'organisation sociale plutôt que d'institutions religieuses ou de vie féminine, celui de ne pas publier autre chose que des ouvrages strictement scientifiques apparaît comme une façon d'asseoir sa légitimité en tant qu'auteure scientifique. De sorte que, tout autant que ce que les ethnologues ont écrit et publié, ce qu'elles n'ont ni écrit ni publié nous en apprend beaucoup sur leur écriture.

Une écriture en creux

- 17 Les ethnologues, dans l'Entre-deux guerres et dans la période qui lui a immédiatement succédé, ont pour bon nombre d'entre eux écrit ce que Vincent Debaene a appelé un « deuxième livre » (2010) : un ouvrage plus personnel et littéraire que la monographie déjà publiée ou à paraître sur la population au sein de laquelle l'auteur avait effectué son travail de terrain. L'entourage immédiat de Denise Paulme offre deux exemples, très différents l'un de l'autre, d'ethnologues qui ont pareillement fait le choix ou ressenti le besoin d'écrire un ou plusieurs textes d'une autre nature que strictement scientifique à leur retour de terrain. Ainsi, lorsqu'elle part avec Marcel Griaule et la mission Sahara-Soudan en pays dogon en 1935, celui-ci a déjà publié *Les Flambeurs d'hommes*, récit romancé de son voyage éthiopien de 1928-1929, pour lequel il apprend à Sanga qu'il a obtenu le prix littéraire Gringoire. De même, il publiera ensuite, en 1943, *Les Saô légendaires*, une chronique des missions Sahara-Cameroun et Niger-Lac Iro, puis *Dieu d'eau* en 1948, un tableau littéraire de la cosmogonie dogon. Aux journalistes, Griaule se présente d'ailleurs très volontiers comme un « savant et un littéraire », ce statut de littéraire étant étroitement lié à celui d'aventurier, autre condition qu'il revendique avec force. Autrement plus proche, affectivement, de Denise Paulme, Michel Leiris a, quant à lui, tant fait œuvre de littérature que c'est à elle plus qu'à ses écrits scientifiques que sa mémoire est aujourd'hui le mieux associée. Outre de très nombreux romans, nouvelles et poésies dans lesquels ses expériences de voyage et de terrain sont souvent très présentes, Michel Leiris publie en 1934 le journal de terrain qu'il avait tenu lors de la mission Dakar-Djibouti, *L'Afrique fantôme*. Mais, à l'inverse de Marcel Griaule, Michel Leiris ne met ses voyages en littérature que pour dire le désenchantement dont ils s'accompagnent et l'impossibilité de l'aventure. Il reste que les deux hommes ont tous deux publié des textes littéraires en parallèle avec leurs textes ethnographiques, et qu'ils ne sont pas les seuls¹⁹. Citons encore, au plus proche de la sphère amicale de Denise

Paulme, l'exemple d'Alfred Métraux qui, dans la version de 1941 de *L'Île de Pâques*²⁰, dit la difficulté d'évoquer une civilisation dont il ne reste plus guère de traces.

- 18 Le « deuxième livre » n'était cependant pas la seule forme sous laquelle les ethnologues de l'Entre-deux-guerres pouvaient laisser libre cours à leurs aspirations littéraires. En supplément ou en préparation de ces ouvrages, ils écrivaient également des articles destinés à être publiés dans des journaux ou des revues grand public. Le prix Gringoire récompensait ainsi des ouvrages de reportage dont certaines parties étaient déjà parues sous la forme d'articles de presse : *Les Flambeurs d'hommes* avait en effet été préparé avec l'écriture et la publication de plusieurs textes dans *La Revue de Paris*. Et un an plus tard, c'est *La Lumière* qui accueillera les articles de Griaule de retour de la mission Sahara-Soudan. De nombreux autres textes de Griaule paraîtront encore ensuite dans des journaux ou des revues aussi divers que *Paris-Soir* ou *Science, l'encyclopédie annuelle*. Griaule est certainement celui qui a entretenu les liens les plus étroits avec le milieu du journalisme. Mais nombre de ses collègues, parmi lesquels Jean-Paul Lebeuf, Paul-Émile Victor, Alfred Métraux et Jacques Soustelle, ont également fait paraître des textes plus ou moins littéraires dans des journaux ou des revues grand public.
- 19 Ainsi, au moment même où les ethnologues affirmaient la nécessité de prendre leurs distances avec la littérature, et plus spécifiquement encore avec les récits de voyage, ils produisaient des ouvrages ou des textes où la subjectivité de l'auteur prenait volontiers le pas sur l'analyse méthodique et rigoureusement retranscrite de documents établis. Mais si cette tendance des ethnographes français de l'Entre-deux-guerres a souvent retenu l'attention et suscité l'analyse²¹, on ne peut en dire autant de celle de leurs collègues du sexe opposé à ne pas la suivre. Il semble bien pourtant que les femmes aient fait exception et prêté une oreille plus attentive à l'injonction qui était faite aux ethnologues de ne pas céder à la tentation littéraire : aucune trace en effet chez Denise Paulme, Deborah Lifchitz, Germaine Tillion, Thérèse Rivière ou Germaine Dieterlen d'ouvrages ou d'articles de presse où elles abandonnent la posture de la scientifique exposant et analysant rigoureusement des faits méthodiquement recueillis, pour celle, plus subjective, de la femme de lettres revenant dans un style poétique ou divertissant, sur une expérience avant tout personnelle.
- 20 Il s'en faut de beaucoup pour qu'un manque d'intérêt ou de goût pour la littérature et l'écriture soit en cause. En ce qui concerne Denise Paulme, c'est au contraire de l'impossibilité de pouvoir échanger avec ses collègues sur ses auteurs favoris qu'elle dit avoir le plus souffert au cours de sa toute première expérience professionnelle, en tant que dactylo : « je me sentais alors (et me sens toujours) plus proche de Flaubert que de Delly... »²². Les *Lettres de Sanga*, quant à elles, fourmillent de prières à André Schaeffner pour qu'il lui fasse parvenir « beaucoup de livres », d'auteurs aussi différents que William Faulkner, Joseph Conrad, Maxime Gorki, D. H. Lawrence ou Raymond Queneau. D'autres écrivains dont les textes lui sont familiers et chers l'accompagnent encore en diverses circonstances de son séjour en pays dogon, et parmi eux « (s)es amis Keats et Shelley lorsque le soleil couchant colore les pierres de Sanga »²³, Balzac au moment d'étudier la notion locale de péché, ou encore Proust pour clore élégamment une lettre à Leiris²⁴.

Les proches de Denise Paulme ont témoigné qu'une telle appétence pour la littérature s'est toujours maintenue. Françoise Héritier a ainsi confié qu'elles s'entretenaient toutes deux volontiers de leur passion commune pour les œuvres romanesques de Jane Austen, Thomas Hardy, Paul Auster et Nabokov. Plusieurs années après avoir pris sa retraite,

Denise Paulme s'est d'ailleurs plu et autorisée à écrire un texte sur l'écrivain dont, dans les *Lettres de Sanga*, elle recommandait la lecture à André Schaeffner. En 1989, elle publie en effet une « Lecture du *Cœur des ténèbres* » dans un ouvrage en hommage à Éric de Dampierre. En écrivant ainsi sur Joseph Conrad, Denise Paulme écrit sans aucun doute sur l'un de ses auteurs préférés, mais aussi sur celui dont le style semble avoir exercé sur elle la plus grande tentation. Car si Denise Paulme n'a jamais écrit d'ouvrages ou d'articles littéraires, elle a dans certains textes décrit dans le ton et le style de Conrad, un peu comme en réparation de l'échec scientifique, sa désastreuse expérience de terrain de 1954 en pays бага (Lemaire 2010 : 64-67). C'est un peu Marlow que l'on entend à travers les mots de Paulme pour décrire de « larges estuaires encombrés d'îlots, plaines vaseuses, visqueuses, où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux lorsqu'elles ne sont pas recouvertes à perte de vue par les tristes palétuviers »²⁵ (1956 : 98).

Fig. 1. Hélène Gordon, au cours de la mission Sahara-Soudan, 1935



DR.

Fig. 2. Solange de Ganay, Germaine Dieterlen, Koguem, Megnou. Départ de Bandiagara, 6 octobre 1946



Fonds Marcel-Griaule, Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense, France

Fig. 3. Deborah Lifchitz, devant la "maison des hommes" dogon, 1935



DR.

Fig. 4. Denise Paulme et Deborah Lifchitz, au premier plan devant le Musée d'ethnographie du Trocadéro, tenant un mannequin ; au second plan, derrière Denise Paulme, Anatole Lewitzky et, à droite, Yvonne Odon, 1936



DR.

Fig. 5. Denise Paulme et Deborah Lifchitz, sur les terrasses du Musée d'ethnographie du Trocadéro, tenant le "fameux bébé dogon", déterré par elles lors de leur mission en 1935



(1936, cl. X., DR.)

- 21 Lorsqu'en 1991, Denise Paulme consacre à nouveau un article à un écrivain, Mary Kingsley, c'est moins cette fois pour célébrer un style d'écriture qu'une personnalité et un parcours hors du commun. Elle rend en effet hommage à la détermination et à l'indépendance d'esprit de la voyageuse britannique de la fin du XIX^e siècle, auteure de *Travels in West Africa*, qui parcourut l'Afrique dans des conditions difficiles et trouva la mort au cours d'un ultime périple en Afrique du Sud. Il n'est pas non plus impossible, comme le souligne Alice Byrne (2000 : chap. III), qu'elle ait été sensible à quelques éléments biographiques qu'elles avaient en commun, parmi lesquels une relation étroite avec un père souvent absent, entretenue des années durant par le biais d'échanges épistolaires. Denise Paulme aura donc, une fois à la retraite, écrit sur des écrivains, et qui plus est sur des écrivains qui lui ressemblaient un peu. Mais elle n'aura jamais, elle-même, endossé la posture d'écrivain.

Il ne manquait pourtant pas non plus à Denise Paulme, pour être tentée par une écriture plus personnelle de ses expériences ethnographiques, d'être exercée à écrire sur elle-même. Nul doute en effet qu'elle accordait la plus haute importance aux échanges épistolaires, dont il semble bien qu'ils aient été une modalité essentielle de ses relations avec ses parents. En témoignent les quelques lettres de son père qui se trouvent dans le fonds Paulme et dont on peut penser qu'elles sont les seules à y figurer parce qu'elles se trouvaient comme dissimulées au dos de photographies²⁶. En témoigne également la demande adressée par Denise Paulme au secrétariat du Musée de l'Homme de faire suivre une lettre hebdomadaire à sa mère alors que celle-ci se trouvait à Bangui et qu'elle-même séjournait à Sanga²⁷. Certes, nous ignorons ce que ces lettres à ses parents leur confiaient

sur elle-même. Mais nous en savons un peu plus sur celles adressées à Schaeffner et Leiris au cours de sa première expérience de terrain. Les *Lettres de Sanga*, publiées après la retraite de Denise Paulme, laissent apparaître une jeune femme peu sûre d'elle, inquiète de ne pas pouvoir remplir sa mission et, une fois rassurée sur ce point, soucieuse à l'idée de ne pas être en mesure de réintégrer une société parisienne à laquelle il lui semble être un peu étrangère. Autant de doutes et de désarrois qui, après avoir donné l'envie à ses collègues masculins de partir sur le terrain, avaient certainement suscité chez eux celle d'écrire à propos de leurs périple des textes littéraires en plus de leurs textes scientifiques. Mais pas plus que son exercice régulier et assidu de l'écriture épistolaire, son tourment intérieur et son sentiment d'inconfort vis-à-vis de sa propre société ne se ressentent dans l'écriture scientifique de Denise Paulme. Tout se passe bien comme si, avant-guerre, les femmes ne s'autorisaient pas à concilier leurs aspirations scientifiques avec de probables aspirations littéraires. Il se peut aussi qu'avant même d'avoir renoncé à l'écriture littéraire, elles aient en amont renoncé à autre chose qui, pour leurs collègues masculins, en était un moteur décisif : l'argument de l'aventure ou, à l'inverse, celui de l'impossibilité de l'aventure.

“Nous ne sommes pas des exploratrices”²⁸

- 22 Les motifs de l'aventure, de l'exploration et des dangers qui leur sont associés sont très présents dans les « deuxièmes livres » et les articles de presse où les ethnologues s'attachent à retracer leur expérience de terrain sur un mode littéraire et grand public. S'ils n'apparaissent qu'en creux dans les écrits de Leiris ou Métraux, ils sont au contraire pleinement assumés par nombre de leurs contemporains. Dans les récits romancés de ses différentes missions, dans les articles de presse qu'il leur consacre comme dans les entretiens qu'il accorde aux journalistes, Griaule se présente, ainsi que le souligne Éric Jolly, comme un « héritier des explorateurs et des aventuriers des siècles précédents » (2001 : 160). Aussi met-il systématiquement en avant le caractère aventureux, et en tant que tel, risqué, de l'expérience de terrain. Que ce soit à l'occasion d'un périlleux passage de gué ou d'un improbable vol au long cours dans un simple avion de tourisme, l'ethnologue est avant tout, sous la plume et dans les propos de Griaule, celui qui brave le danger. Et ce danger s'étend à ceux, et plus particulièrement à celles, dont il se sent responsable en tant que chef de mission. À un journaliste qui lui demande quelle fut sa réaction à la nouvelle de l'obtention du prix Gringoire, il répond :

« J'ai su neuf heures après Paris que le jury me l'avait attribué. Un soir, à Sangha, où nous champions, un cavalier est venu m'apprendre la bonne nouvelle. Il faisait nuit depuis longtemps. Je me suis réveillé en sursaut, inquiet, car l'une des jeunes filles qui nous accompagnait s'était blessée et, sur le moment, j'ai craint une complication toujours possible, le tétanos. Quand j'ai su, au contraire, la vérité, quelle joie, quelle vraie joie, quel réconfort... »²⁹.

- 23 Parmi ces « jeunes filles » figurait précisément Denise Paulme qui, pour sa part, ne semble pas avoir exploité la figure de l'aventurière exposée à de sérieux dangers. Sauf peut-être sur un mode ironique, comme lorsque dans une lettre à Leiris, elle sourit de devoir rester en bons termes avec le pasteur protestant de Sanga dont Marcel Larget pensait que la voiture pourrait être utile le jour où « une amputation serait une urgence absolue »³⁰. Mais, Denise Paulme et avec elle les autres femmes ethnologues ne se sont pas emparées des motifs de l'aventure et du risque pour illustrer leurs écrits ou se présenter aux journalistes auxquels elles ne donnaient certes aucun article mais accordaient malgré

tout des entretiens. Germaine Tillion s'emploie ainsi à dissuader le journaliste que Thérèse Rivière et elle-même rencontrent à Alger, à la veille de leur départ pour l'Aurès, d'employer ce terme pour les qualifier : « Nous ne sommes pas des exploratrices comme certains journaux métropolitains l'ont dit, nous n'avons pas la prétention d'inventer l'Aurès et nous partons simplement à la découverte »³¹. Un autre journaliste s'entendra dire : « Ce sont presque des vacances, les sports d'hiver »³². Lucienne Delmas fait, quant à elle, mine de ne pas comprendre la question que lui pose une journaliste à son retour de deux années de mission en Indonésie : « Les péripéties de notre voyage ? m'a dit d'un air étonné la frêle et menue Mme Delmas, mais il n'y en a pas eu ! »³³. Jeanne Cuisinier tient des propos tout à fait similaires au cours d'une autre interview, mais à la différence de sa partenaire de mission, elle se reconnaît au moins un mérite, celui d'avoir osé goûter des nourritures exotiques peu engageantes :

« — Vous est-il arrivé quelques mésaventures au cours de votre voyage ? — Oh ! non, sauf, bien entendu, les festins donnés en notre honneur, au cours desquels nous avons dû manger des chrysalides d'abeilles, des salmis de chauves-souris et des larves de vers à soie »³⁴.

- 24 Tout se passe en réalité comme si l'exploit féminin, de l'avis même de celles qui l'avaient accompli, se résumait à une certaine audace gustative et à un peu de sang-froid au moment de découvrir quelque insecte à un endroit inattendu :

« Après une absence, il nous arrivait de ne plus retrouver notre éponge, emportée par les rats ; mais comme compensation il n'était pas rare de trouver dans la trousse à couture un énorme mille-pattes bien dénommé, car il devait avoir le compte, mais allez donc les dénombrer ! Le soir venu, allongées sur notre lit, nous avions un spectacle d'équilibriste ; une grosse araignée se balançait au-dessus de notre nez. Je vous assure que c'était parfois très amusant »³⁵.

- 25 L'humour apparaît en effet comme le meilleur instrument au service de l'attitude modeste que les femmes adoptent inmanquablement lors des interviews. Un journaliste du *Journal de la femme* relève ainsi la « simplicité » avec laquelle Jeanne Cuisinier lui parle de ses « explorations »³⁶. Un autre journaliste observe à propos de Thérèse Rivière et Germaine Tillion sur le point de partir en mission que « Ces deux jeunes femmes font assaut de modestie. Mais toutes deux semblent particulièrement qualifiées pour réaliser le lourd programme qui leur est fixé »³⁷. On peut certes comprendre qu'elles préfèrent remettre l'entretien à leur retour de mission, et que, dans l'attente de ce moment, elles renvoient ses propres questions au journaliste local :

« — “Mais encore, pouvez-vous nous parler des travaux que vous comptez y faire ? — Pourquoi parler de nos travaux, nous dit Mlle Rivière en souriant. — Vous êtes trop modestes... — Non, nous ne parlerons de tout cela que quand nous l'aurons réalisé”. Et les deux charmantes voyageuses de nous questionner sur ce pays dont nous n'avons vu que les deux versants, celui de Timgad et l'autre de Biskra »³⁸.

- 26 Mais la même discrétion caractérise encore l'attitude de Germaine Tillion après un an de terrain, au grand regret du journaliste avec lequel elle s'entretient alors : « Il est difficile de faire parler l'aimable jeune fille chargée de mission de ses travaux dans l'Aurès. Elle se retranche dans une modestie qui rend difficile l'interview »³⁹. Et c'est toujours la même modestie qui, des années plus tard, caractérise les témoignages de Germaine Tillion en tant que résistante, tout comme ceux des autres femmes qui se sont engagées dans la Résistance au cours de la Seconde Guerre mondiale. Comme le souligne Julien Blanc en effet, « celles qui ont témoigné de leurs combats dans l'après-guerre l'ont presque toujours fait avec discrétion, modestie et humour, en refusant de se mettre en avant et en tournant le dos au registre héroïque dont leurs camarades masculins ont souvent été

friands. En retraçant leurs expériences avec retenue, les combattantes de l'ombre se sont ainsi conformées aux prétendues qualités féminines » (2010 : 326).

De même que les femmes résistantes, intériorisant les représentations sociales d'alors, ne se sont pas posées en héroïnes, les femmes ethnologues ne se sont donc pas posées en exploratrices. Et comme on peut s'y attendre, elles se sont tenues à bonne distance du « Club des explorateurs » qui s'était créé en 1937 et qui rassemblait des voyageurs de divers horizons disciplinaires, mais unis par le même goût du voyage, de l'aventure et du « risque utile ». Archéologues, alpinistes, navigateurs, reporters ou ethnologues⁴⁰, les membres du Club pouvaient solliciter une aide financière pour partir en mission, publier dans la revue *Sciences et Voyages* qui lui était associée⁴¹, ou encore fréquenter le bistrot « Vol de nuit », « point d'eau » ouvert par l'un d'eux, Rolland-Michel, à l'intention d'autres aventuriers « assoiffés » d'échanges autour de leurs derniers exploits⁴². Mais parmi les ethnologues, seules deux femmes, Germaine Dieterlen et Solange de Ganay, ont rejoint le Club, et encore en a-t-il fortement coûté à l'une d'elles. Il semble bien en effet que les femmes ethnologues qui, contrairement à leurs collègues du même sexe, ont cédé à la tentation de se présenter comme des aventurières et de retracer leurs péripéties de terrain dans des revues grand public s'en sont trouvées sanctionnées.

Le prix de l'aventure

- 27 Solange de Ganay réalise sa première mission ethnographique en 1935, dans le cadre de la mission Sahara-Soudan dirigée par Marcel Griaule. Cette expérience est suivie de l'expédition Niger-Lac Iro et de nombreux autres séjours en pays dogon ou bambara, qui donnent lieu à de multiples publications, parmi lesquelles un ouvrage sur *Les Devises des Dogons*, qui paraît en 1941, dans la collection de l'Institut d'ethnologie. Pourtant, et contrairement à Germaine Dieterlen qui fut à plusieurs reprises sa partenaire de travail et de terrain, Solange de Ganay n'a jamais obtenu la position institutionnelle ni même la reconnaissance intellectuelle à laquelle elle aurait sans aucun doute pu prétendre. Un goût non dissimulé pour l'aventure et l'exploit sportif pourrait bien en être en partie responsable. Dans un texte de 1942 destiné à la revue *Sciences et Voyages* associée au Club des explorateurs dont elle était membre depuis peu, Solange de Ganay relate les circonstances de sa découverte du continent africain : deux expéditions de chasse périlleuses, en compagnie de sa sœur et de son beau-frère Jean Lebaudy⁴³, au cours desquelles elle a maintes fois manqué d'être attaquée par un lion ou de se perdre dans la brousse. Or, Solange de Ganay situe son engagement dans la recherche ethnographique dans l'exact prolongement de son goût pour la chasse :

« J'avais regretté, au cours de ces randonnées, de ne rien savoir, ou presque, des populations au milieu desquelles nous vivions. "Ce sont des fétichistes", et "ils font le tam-tam", voilà les seuls renseignements que l'on pouvait obtenir sur certaines d'entre elles. Il y avait peut-être autre chose ! »⁴⁴.

- 28 Pour le découvrir, elle suit à son retour à Paris les cours de Marcel Mauss à l'EPHE et fréquente le Musée d'ethnographie. Mais des années plus tard, à l'issue de trois missions ethnographiques, elle ne dissocie toujours pas nettement la démarche ethnographique de l'entreprise cynégétique :

« En 1938-39, je suis retournée avec la mission Lebaudy-Griaule, dans la boucle du Niger, puis au Tchad, dans les régions déjà parcourues en 1931, et jusqu'au lac Iro. J'ai suivi à nouveau les pistes où je chassais le buffle, mais cette fois, au lieu d'une

carabine, j'étais armée d'un crayon et d'un bloc-notes, pour une chasse au document sans merci, tout aussi sportive, et encore plus passionnante que l'autre »

⁴⁵.

- 29 Sans doute la condition sociale de Solange de Ganay, qui se lit clairement dans ces lignes, ne l'a-t-elle pas non plus aidée à obtenir une position institutionnelle. Ses contemporains se seront probablement demandé si l'ethnologie n'était pas un caprice passager pour une comtesse moins prédisposée au terrain qu'à « une vie de loisirs luxueux »⁴⁶. Ne s'agissait-il pas simplement pour elle d'exercer ce « goût des voyages intelligents » et de l'aventure dont ses deux sœurs et leurs époux avaient déjà fait preuve en naviguant sur les mers du Sud à bord de « La Korrigane »⁴⁷ ? Il reste que si elle avait été un homme, Solange de Ganay aurait certainement pu se permettre, comme ses collègues masculins les plus proches, d'écrire et de décrire son travail en termes cynégétiques, guerriers, policiers ou judiciaires (Jamin 1982 : 87-89). Mais elle était une femme, et a été lue comme telle. Il est probable que la même écriture qui avait valu les honneurs à certains lui ait valu, à elle, d'être taxée de dilettantisme.
- 30 La décision semble avoir été prise très peu de temps avant le départ, mais Hélène Gordon ⁴⁸ fit également partie de la mission Sahara-Soudan. Après des études de lettres, elle s'était inscrite aux cours du certificat d'ethnologie puis avait rejoint le groupe des bénévoles du Musée d'ethnographie du Trocadéro (Dubois-Jallais 1984). Sur le terrain, elle semble s'être montrée active et habile dans le travail d'enquête ethnographique : dans une lettre à Georges Henri Rivière, Éric Lutten se réjouit en effet des résultats obtenus sur le thème du totémisme et sur d'autres institutions, et souligne que « Gordon s'est particulièrement distinguée dans ces études, aidée par Griaule »⁴⁹. Mais aussitôt après son retour, elle publie plusieurs articles grand public dans des journaux ou revues. Le titre de la série de sept textes qu'elle livre au journal *L'Intransigeant* en donne le ton : « Dans l'antre des démons buveurs de sang : chez les hommes des cavernes de l'Afrique noire »⁵⁰. De fait, Hélène Gordon y décrit « un pays de légende, châteaux forts de roches sombres, cavernes de conte de fées, failles étroites, profondes, noires. Un pays où le mythe, le mystère, la légende et une certaine terreur se sentent à chaque pas »⁵¹. Dans un style au rythme saccadé, comme haletant, Gordon dépeint une région qui lui évoque tantôt le Moyen Âge, tantôt la préhistoire, et dont l'atmosphère semble à tous égards saturée, d'humidité certes, mais aussi d'événements violents et tapageurs. Dans un même article, le vol en pleine nuit de toute une récolte d'oignons succède à un sacrifice de chien qui fait lui-même suite au retour dramatisé d'une femme qui avait fui son mari⁵². Si le danger ne surgit finalement jamais, il semble partout tapi dans un climat qui n'est pas seulement « effervescent », mais aussi « suffocant »⁵³. Dans ce contexte, Griaule apparaît comme une présence protectrice et rassurante ; il est celui dont le jugement est « rapide et clairvoyant »⁵⁴, qui sait dissimuler sa fatigue⁵⁵ et dort avec son fusil derrière la tête⁵⁶. En revanche, ses partenaires du même sexe n'apparaissent pour ainsi dire jamais dans les articles d'Hélène Gordon, alors même que ça et là, elle s'autorise une observation empreinte de féminisme : « Les Dogons se méfient d'elles [les femmes] et se protègent de mille façons. Il en est d'ailleurs de même chez nous, seulement, à force d'habitude, cela passe inaperçu. L'approche du Temple du Nommo et du « trésor » est strictement défendu au sexe faible ou fort, selon les points de vue »⁵⁷. Car la dramatisation, dans les textes de Gordon, n'exclut pas l'ironie, et moins encore l'ironie sur soi-même, avec laquelle elle forme un curieux ménage. Après avoir fait frémir son lecteur, elle le fait sourire en se décrivant perdue au beau milieu d'un marché africain ou pourchassée par un masque en colère. « Du sérieux dans la frivolité, de l'ironie dans le grave », tel fut et était peut-être

déjà à cette époque le mot d'ordre d'Hélène Gordon en tant que journaliste. Car Hélène Gordon n'a jamais publié autre chose que des articles de presse sur son séjour en pays dogon, et elle n'est pas devenue ethnologue. Pierre Lazareff, avec lequel elle se marie en 1939, lui confie peu après leur rencontre la rubrique « Enfants » du journal *Paris-Soir*, avant qu'elle ne devienne journaliste pour, et ce n'est pas indifférent ici, le magazine féminin *Marie-Claire*. En 1945, à son retour des États-Unis où elle a également travaillé pendant la guerre dans le milieu de la presse féminine, elle crée le magazine *Elle*, dont elle est la rédactrice en chef au cours des vingt-huit ans qui suivent.

La conversion au journalisme d'Hélène Gordon n'était peut-être pas qu'une sanction pour avoir publié des articles littéraires dans des revues grand public. Les propos qu'elle tenait aux journalistes à son retour de mission laissent en effet à penser que son expérience de terrain ne lui avait pas totalement convenu. Sa répulsion pour certains aspects de la culture dogon, tels les rites sacrificiels, n'était peut-être pas uniquement littéraire. Quand elle ne devait pas « se boucher les oreilles », il lui fallait « regarder ailleurs » :

« “Je vous assure”, dit-elle à un journaliste à son retour de mission, “que ce spectacle était proprement vomitif; ça a duré deux bonnes heures; tous ces glouglous de sang étaient assez écoeurants et quand est arrivé le tour du malheureux bouc, j'ai dû regarder ailleurs. Puis il a fallu boire de la bière de mil et tous dans le même récipient...” Hélène Gordon traduit par un “pouah!” énergique qu'elle n'est pas amateur de bière, “tout au moins de cette bière-là...” »⁵⁸.

- 31 Il n'en reste pas moins que le fait d'avoir publié ces articles de presse ne semble lui avoir attiré que de la désapprobation, et que son exemple pose une nouvelle fois la question de savoir pourquoi les femmes ethnologues n'ont pas eu la possibilité de marier une écriture plus ou moins littéraire avec une écriture scientifique.

Femmes de sciences, femmes de lettres

- 32 On peut penser que l'exploration et l'aventure étaient des motifs par trop masculins pour que des femmes puissent se les approprier à profit. Sylvain Venayre (2002) a bien montré que si l'aventure ne s'était élevée au rang d'idéal qu'au terme d'une longue évolution qui a pris fin dans la première moitié du xx^e siècle, l'aventure féminine avait quant à elle dû subir, pour acquérir une valeur positive, un complet bouleversement. Au milieu du xix^e siècle, la figure de l'aventurière se confond encore avec celle de la courtisane, alors même que celle de l'aventurier commence à présenter quelques attraits, au point d'être proposée comme modèle à la jeunesse à travers la toute récente littérature d'aventure. Mais encore cette littérature ne s'adresse-t-elle qu'aux garçons : le désir d'aventures est une valeur virile qu'il convient de leur inculquer, à eux et en aucun cas à leurs sœurs ni à leurs amies, pour leur permettre de devenir des hommes. C'est peut-être pourtant moins cette dimension masculine de l'aventure que son appropriation tardive par les femmes qui explique que celles-ci, lorsqu'elles étaient ethnologues, n'ont pas souhaité la présenter comme un élément de leur parcours et de leur identité.
- 33 Au début du xx^e siècle en effet, les représentations de l'aventurière ne sont plus aussi éloignées de celles qui entourent l'aventurier. Isabelle Eberhardt, Ella Maillart, Alexandra David-Néel, Titayna, Odette du Puigaudé ou Marion Sénones : autant d'aventurières valorisées comme telles, et qui pour certaines d'entre elles, évoluent dans le cercle du Musée d'ethnographie. La photographe Titayna y organise, en 1934, une expo- sition

intitulée « Peuples et magies de l'Océan Indien. Photographies prises par Titayna ». Odette du Puigauveau et Marion Sénones, quant à elles, publient au retour de leurs voyages des articles scientifiques, dont trois dans le *Journal de la Société des africanistes* (1939, 1941a et 1941b). Mais c'est pourtant précisément de ces femmes qu'il s'agit, pour les ethnologues du même sexe, de se différencier, comme le suggère Paul Rivet qui, dans sa radio-conférence, établit une nette distinction entre les voyageuses mues par un désir d'aventures et celles qui, dans le cadre de l'Institut d'ethnologie et du Musée de l'Homme, partaient au loin dans une perspective véritablement scientifique :

« C'est à une époque relativement récente que le goût de l'aventure, l'attrait de l'inconnu, ont conduit de jeunes femmes vers des routes qui paraissaient réservées aux hommes, en raison des dangers qui les parsemaient, et des ressources d'énergie qu'il fallait avoir pour les parcourir. Je ne saurais ici établir la liste de ces "pionnières", mais je ne saurais omettre les noms de mes excellentes amies Titayna, Ella Maillart, Odette du Puigauveau et Marion Sénones que la grande presse a rendu justement célèbres dans le grand public, non plus que le nom de Mlle Colani qui, depuis de nombreuses années poursuit en Indochine des études de préhistoire qui lui ont assuré une juste renommée dans les milieux scientifiques. On pouvait toutefois se demander s'il ne s'agissait pas là de personnalités exceptionnelles, certaines peut-être plus tentées par le goût du risque que par le désir de connaître, et si l'ethnologie trouverait dans le monde féminin, des auxiliaires pour des voyages moins intéressants, mais sans aucun doute plus fertiles en résultats scientifiques. Dix années d'expérience permettent de répondre affirmativement à cette interrogation »³⁴.

- 34 C'est ainsi pour se différencier des voyageuses qui les avaient précédées, mais aussi et surtout de celles dont elles étaient contemporaines et qui fréquentaient les mêmes milieux intellectuels, que les femmes ethnologues ont dû, pour être accréditées en tant que telles, repousser les motifs de l'aventure et de ses dangers. Peut-être en premier lieu parce que le voyage et l'aventure promouvaient des femmes qui aspiraient à être reconnues en tant que reporters, photographes ou femmes de lettres. Tout se passe en effet comme si les ethnologues, pour pouvoir être acceptées comme telles, devaient maintenir à distance le même motif qui, s'il avait permis à leurs consœurs d'être valorisées, le leur avait permis dans les domaines des arts et des lettres, et non pas dans le domaine scientifique. Mais la question demeure : si le problème est moins une incompatibilité entre les femmes et l'aventure qu'entre l'aventure et la science, pourquoi les ethnologues de sexe masculin, à quelques exceptions près, tel Paul Rivet comme le montre bien la contribution de Christine Laurière dans ce dossier, ont-ils pu passer outre et écrire des textes où le voyage avait toute sa place ? Et pourquoi, inversement, les femmes ethnologues se le sont-elles interdites ?

Femmes et sciences

- 35 Tout se passe comme si l'aventure, lorsque celle-ci était féminine, était avant tout perçue comme celle d'une femme, et comme si le problème véritable était celui de la légitimité de celle-ci dans la science où elle ambitionnait d'être admise. Gommer l'aventure dans leurs écrits a en effet pu permettre aux femmes de s'effacer en tant que telles pour ne laisser visibles que des scientifiques crédibles à ce prix. Nul doute que les voyages et les aventures d'Isabelle Eberhardt, Ella Maillart, Alexandra David-Néel, Titayna, Odette du Puigauveau ou Marion Sénones les ont d'autant plus valorisées qu'elles étaient des femmes. Ainsi Titayna, dans les entretiens qu'elle accorde aux journalistes à cette

occasion, se présente-t-elle comme une femme n'aimant pas écrire et le faisant de son propre avis très mal, mais n'appréciant rien tant que le mouvement et les péripéties qu'il engendre. Aussi l'auteure de *Une femme chez les chasseurs de tête*⁶⁰ apparaît-elle dans les articles de presse comme « la femme qui ne tient pas en place », « toujours en quête de nouveaux dangers et qui, toute seule, a visité les plus mauvais coins de l'univers, ceux où bien des hommes hésitent à se rendre, même sous la protection d'une importante escorte »⁶¹. On ne saurait en effet s'y tromper : l'aventurière est bien une *femme* partie à l'aventure, avec tout ce que cela entraîne : « Femme des ailleurs, *globe-trotter* impénitent », Titaïna reste malgré tout une « parisienne exquise », « délicieusement féminine », à qui « rien de ce qui touche la grâce et l'élégance [n'est] indifférent »⁶². N'était-il d'ailleurs pas prévu qu'après avoir contemplé ses photographies, les invités à l'inauguration de son exposition assistent à un défilé de mannequins portant des paréos océaniques « adaptés au goût des Parisiennes de 1934 »⁶³ par une maison de couture des Champs-Élysées ?

- 36 Certes, les femmes ethnologues, aussi méfiantes qu'elles aient pu être à l'égard du récit d'aventure, n'ont pas esquivé tous les commentaires plus ou moins obligeants dus à leur sexe et certainement dommageables pour leur carrière à venir. Mais on peut malgré tout penser qu'elles ont conjuré le pire. Quand, comme on l'a vu, elles refusaient de se présenter comme des exploratrices, les journalistes étaient de leur côté tout disposés à les célébrer comme des aventurières ayant bravé de multiples dangers et accompli d'aussi nombreuses prouesses. Ils voyaient ainsi volontiers en elles de « vaillantes exploratrices »⁶⁴, des femmes « valeureuses »⁶⁵, « audacieuses »⁶⁶, des « sportives enragées »⁶⁷, dotées « de bonnes doses de courage et de volonté »⁶⁸ ou « d'une énergie et d'une endurance peu communes »⁶⁹. Mais presque toujours au fil du texte, ces qualités laissaient la place à d'autres, plus attendues, de séduction et de patience : si leurs recherches étaient « dangereuses », elles étaient aussi « patientes », et leurs expositions préparées « avec un soin touchant »⁷⁰ ; et si ces ethnologues étaient « résolues », elles étaient néanmoins « charmantes »⁷¹. De fait, les journalistes ne manquaient pas une occasion de souligner que les jeunes femmes élues pour partir sur le terrain étaient « jeunes, jolies, actives » et qu'elles en revenaient « dorées à point »⁷². En retour, ils se posaient aussi la question de savoir si Élisabeth Dijour avait trouvé « beaux » les hommes matoko⁷³. Concernant Germaine Tillion et Thérèse Rivière dont les crédits de mission étaient encore trop modestes à quelques semaines de leur départ, ils ne doutaient pas qu'elles parviendraient bientôt à « séduire quelques autres mécènes ». Car « Pour l'Afrique, que ne ferait-on pas ? »⁷⁴. Et c'est Georgette Soustelle, plutôt que son époux, qui était mise dans l'embarras avec une question d'ordre personnel : « “Non”, me dit un peu confuse ma charmante interlocutrice, “ce n'est pas notre voyage de noces. Nous étions déjà mariés depuis un an quand nous sommes partis”... »⁷⁵. Dans ce contexte où les représentations sociales attribuaient aux femmes des qualités situées dans un tout autre registre que scientifique, il faut presque se réjouir que les journalistes aient toujours songé, au moment de les présenter, à mentionner ce qu'il ne leur venait pas à l'esprit de préciser lorsque ceux dont ils traçaient le portrait étaient des hommes : leur formation, leurs titres, leur institution de rattachement et leurs différents « tuteurs » masculins. À cette condition en effet, elles acquéraient une certaine légitimité et pouvaient être plus avantageusement présentées comme des « missionnaires », ou mieux, des « chargées de mission ».

Les femmes ethnologues ont ainsi, dans l'Entre-deux-guerres, écrit d'une tout autre façon

que les hommes dont elles souhaitaient devenir les collègues. Et celles dont la carrière était la moins assurée furent finalement celles qui, en acceptant à l'injonction de ne pas mêler ethnologie et littérature, ont le mieux contribué à la professionnalisation de la discipline. Sans doute de tels choix scripturaux, quand ils ne résultaient pas d'une parfaite intériorisation des hiérarchies sociales, ont-ils pu avoir le goût amer du renoncement ; mais ils leur auront également permis d'accomplir en profondeur un travail d'écriture proprement scientifique. La « petite sœur de Lévi-Strauss », pour reprendre la figure fictive de la petite sœur de Shakespeare dans *Une chambre à soi* (Woolf 1992 [1929]) a en quelque sorte été ethnologue avant lui, et lui aura peut-être ouvert la voie. Elle a, en définitive, suivi à la lettre la recommandation de Virginia Woolf : écrire comme une femme mais en oubliant qu'elle en est une, pour ne pas écrire ni se perdre dans la rage et l'amertume de n'être que cela, à une époque où les représentations mettaient en doute sa vocation scientifique.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, Marc, 1998 « Denise Paulme (1909-1998) », *L'Homme* 147 : 7-8.
- Balandier, Georges, 1998 « In Memoriam : Denise Paulme 1909-1998 », *Journal des Africanistes* 68 (1-2) : 296-297.
- Blanc, Julien, 2010 *Au commencement de la Résistance. Du côté du Musée de l'homme 1940-1941*. Paris, Le Seuil.
- Byrne, Alice, 2000 *La Quête d'une femme ethnologue au cœur de l'Afrique coloniale. Denise Paulme 1909-1998*. Aix-en-Provence, Université de Provence-Aix-Marseille I, mémoire de maîtrise.
- Calame-Griaule, Geneviève, 2003 « In Memoriam : Solange de Ganay (1902-2003) », *Journal des Africanistes* 73 (2) : 169-171.
- Colonna, Fanny, 1987 *Aurès/Algérie. Photographies de Thérèse Rivière*. Suivi de *Elle a passé tant d'heures...* Alger, Office des publications d'Alger/Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- Conrad, Joseph, 1989 [1902] *Au cœur des ténèbres*. Paris, Flammarion.
- Coquet, Michèle, 2009 « L'« album de dessins indigènes » : Thérèse Rivière chez les Ath Abderrahman Kebèche de l'Aurès (Algérie) », *Gradhiva* nouv. sér. 9 : 188-203.
- Debaene, Vincent, 2010 *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre sciences et littérature*. Paris, Gallimard.
- Dubois-Jallais, Denise, 1984 *La Tzarine. Hélène Lazareff et l'aventure de « Elle »*. Paris, Robert Laffont.
- Dumoulin, Olivier, 1998 « Archives au féminin, histoire au masculin : les historiennes professionnelles en France, 1920-1965 », in Anne-Marie Sohn & Françoise Thélamon, eds, *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?* Paris, Perrin : 343-356.
- Grognet, Fabrice & Mathilde de Lataillade, 2004 « Des montagnes de l'Aurès à la colline de Chaillot, l'itinéraire de Thérèse Rivière », *Outre-Mers. Revue d'histoire* 344-345 : 141-156.

- Héritier, Françoise, 1999 « Denise Paulme-Schaeffner (1909-1998), ou l'histoire d'une volonté », *Cahiers d'études africaines* 153 : 5-12.
- Jamin, Jean, 1982 « Objets trouvés des paradis perdus. À propos de la mission Dakar-Djibouti », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Collections passion*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie : 69-100.
- Jolly, Éric, 2001 « Marcel Griaule, ethnologue : la construction d'une discipline (1925-1956) », *Journal des Africanistes* 71 (1) : 149-190.
- Keller, Evelyn Fox, 1995 [1985] *Reflections on Gender and Science*. New Haven-London, Yale University Press.
- Laurière, Christine, 2008 *Paul Rivet. Le savant et le politique*. Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle (« Archives »).
- Leiris, Michel, 1998 « Organisation sociale des Dogon (inédit) », *L'Homme* 147 : 9-16.
- Lemaire, Marianne, 2010 « Un parcours semé de terrains : l'itinéraire scientifique de Denise Paulme », *L'Homme* 193 : 51-74.
- Parezo, Nancy J., 1993 « Anthropology : The Welcoming Science », in Nancy J. Parezo, ed., *Hidden Scholars. Women Anthropologists and the Native American Southwest*. Albuquerque, University of New Mexico Press : 3-37.
- Paulme, Denise, 1937a *La Communauté taiseille chez les Dogon (Soudan français)*. Paris, Domat-Montchrestien.
- Paulme, Denise, 1937b « La divination par les chacals chez les Dogon de Sanga », *Journal de la Société des africanistes* 7 (1) : 1-14.
- Paulme, Denise 1940 *Organisation sociale des Dogon (Soudan français)*. Paris, Domat-Montchrestien. [Rééd. : Paris, Jean-Michel Place, 1988.]
- Paulme, Denise 1956 « Structures sociales en pays бага (Guinée française) », *Bulletin de l'IFAN* 18, série B (1-2) : 98-116.
- Paulme, Denise 1977 « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines* 65 : 7-12.
- Paulme, Denise 1979 « Quelques souvenirs », *Cahiers d'études africaines* 73-76 : 9-17.
- Paulme, Denise 1989 « Lecture du *Cœur des ténèbres* », in *Singularités : les voies d'émergence individuelle. Textes pour Éric de Dampierre*. Paris, Plon : 231-244.
- Paulme, Denise 1991 « Mary Kingsley 1862-1900 », *Gradhiva* 10 : 85-88.
- Paulme, Denise 1992 *Lettres de Sanga à André Schaeffner*, suivi des *Lettres de Sanga de Deborah Lifchitz et Denise Paulme à Michel Leiris*. Paris, Fourbis.
- Paulme, Denise & Deborah Lifchitz 1936a « Les fêtes des semailles en 1935 chez les Dogon de Sanga », *Journal de la Société des africanistes* 6 (1) : 95-110.
- Paulme, Denise & Deborah Lifchitz 1936b « Les animaux dans le folklore dogon », *Revue de folklore français et de folklore colonial* 7 (6) : 282-292.
- Paulme, Denise & Deborah Lifchitz 1938 « Devinettes et proverbes dogon », *Revue de folklore français et de folklore colonial* 9 (3) : 117-146.
- Paulme, Denise & Deborah Lifchitz 1953 « Les noms individuels chez les Dogon », in *Mélanges ethnologiques*. Dakar, Institut français d'Afrique noire : 309-357 (« Mémoires de l'IFAN » 15).

Puigauudeau, Odette du & Marion Sénones, 1939 « Peintures rupestres du Tagant (Mauritanie) », *Journal de la Société des africanistes* 9 (1) : 43-70.

Puigauudeau, Odette du & Marion Sénones, 1941a « Gravures rupestres de la montagne d'Icht (Sud marocain) », *Journal de la Société des africanistes* 11 : 147-156.

Puigauudeau, Odette du & Marion Sénones, 1941b « Gravures rupestres de la vallée moyenne du Draa (Sud marocain) », *Journal de la Société des africanistes* 11 : 157-168.

Tillion, Germaine, 2000 *Il était une fois l'ethnographie*. Paris, Le Seuil.

Tillion, Germaine, 2009 *Fragments de vie*. Textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov. Paris, Le Seuil.

Venayre, Sylvain, 2002 *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*. Paris, Aubier.

Woolf, Virginia, 1992 [1929] *Une chambre à soi*. Paris, Denoël.

NOTES

1. Cf. Paul Rivet, « Les femmes et l'ethnographie », archives du Musée de l'Homme (AMH, conservées à la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, 2AM1K56b). Cette radioconférence n'est pas datée, mais Rivet y indique qu'il s'exprime à la veille de l'ouverture du nouveau musée, qui a lieu en juin 1938. Comme en témoigne cette radio-conférence et ainsi que Christine Laurière le souligne dans l'ouvrage qu'elle lui a consacré, Rivet voyait d'un très bon œil la participation des femmes au travail ethnologique (Laurière 2008 : 520-521).

2. Paul Rivet, « Les femmes et l'ethnographie » (AMH, 2AM1K56b).

3. Paul Rivet, « Les femmes et l'ethnographie » (AMH, 2AM1K56b).

4. Rivet aurait en revanche pu citer, comme exemples de « tests » de la compatibilité des femmes et du travail de terrain, celui de la mission d'Alfred Métraux avec Élisabeth Dijour dans le Chaco en 1932 (mais précisément, cette mission ne s'est pas très bien passée), ou encore celui de Deborah Lifchitz partie en Éthiopie dans le cadre de la mission Dakar-Djibouti (mais Rivet fait dans son texte une curieuse confusion entre les missions Dakar-Djibouti et Sahara-Soudan).

5. Difficile de se rendre compte aujourd'hui que ces missions étaient véritablement envisagées comme des missions réalisées par des couples : ce sont bien les noms de Jacques et Georgette Soustelle et ceux de Claude et Dina Lévi-Strauss qui figurent sur les invitations aux expositions auxquelles ces missions ont donné lieu (AMH, 2AM1B6d et 2AM1C4a).

6. Témoignage de Jacques Faublée recueilli par Fabrice Grognet et Mathilde de Lataillade (2004 : 146).

7. Il était initialement prévu que Thérèse Rivière effectue sa mission dans l'Aurès, non pas avec Germaine Tillion, mais avec une dénommée Simone L'Henry. Cette dernière s'était au dernier moment ravisée en raison d'un projet de mariage, ce qui permit à un journaliste d'écrire qu'« elle avait préféré la chambre nuptiale à la tente du campeur » (« Aures habent... », *Dépêche coloniale*, 31 octobre-1^{er} novembre 1934). La mission Rivière-Tillion connaît par ailleurs une évolution : après un an de terrain en commun, les deux

femmes s'installent dans deux régions différentes de l'Aurès. À plusieurs reprises, Jacques Faublée rejoindra pour de courtes périodes Thérèse Rivière sur le terrain.

8. Arrivés en janvier 1935 en pays dogon, les membres de la mission Sahara-Soudan en repartent six semaines plus tard, contrairement à Paulme et Lifchitz qui prolongent leur séjour jusqu'au mois de septembre.

9. E., « Bas les masques ! Marcel Griaule en mission chez les Dogons », *Nouvelle Dépêche*, 4 janvier 1935.

10. Robert Delavignette, « Deux Blanches en Afrique noire : pour les deux D, Denise et Deborah », *Nouvelle Dépêche*, 10 janvier 1935.

11. Lettre du 16 mai 1935 à Michel Leiris (in Paulme 1992 : 80-81).

12. Charles de Jonquières, « Deux jeunes Parisiennes vont passer un an seules, dans l'Aurès », *L'Écho d'Alger*, 10 décembre 1934.

13. A.-L. Breugnot, « Mlle Rivière et Mlle Tillion, chargées d'une mission ethnographique dans l'Aurès, nous disent... », *L'Écho d'Alger*, 22 décembre 1934.

14. R.-T. Amyot, « Deux jeunes ethnologues françaises vont explorer l'Aurès », *L'Écho de Paris*, 23 décembre 1934.

15. Une telle division du travail et des statuts qui lui étaient associés rappelle celle qui, dans la première moitié du siècle en France, a relégué les femmes ayant reçu une formation en histoire au rang d'archivistes au service d'historiens « maîtres du sens » (Dumoulin 1998 : 344).

16. Il existe un quatrième article cosigné par Paulme et Lifchitz, paru beaucoup plus tard, en 1953, dans lequel Paulme mentionne en introduction qu'elle a poursuivi un travail commencé avec son amie avant son arrestation.

17. La collection, qui avait déjà accueilli *La Communauté taiseille chez les Dogon*, est dirigée par René Maunier, professeur à la Faculté de droit.

18. Selon Germaine Tillion (2000 : 19), Thérèse Rivière s'était réservée l'étude des techniques parce qu'elle « détestait écrire ». À Germaine Tillion est alors revenu le « reste ». Sur les travaux de Thérèse Rivière, voir les études de Fanny Colonna (1987), Michèle Coquet (2009), Fabrice Grognet et Mathilde de Lataillade (2004).

19. Jean-Paul Lebeuf, Maurice Leenhardt, Paul-Émile Victor et Jacques Soustelle, pour ne citer qu'eux, ont fait de même.

20. Comme le souligne Vincent Debaene, il existe deux versions de l'ouvrage de Métraux, l'une plus « littéraire » et personnelle que la seconde parue une dizaine d'années plus tard (2010 : 160).

21. Cf. notamment Vincent Debaene (2010).

22. Denise Paulme, « Avant-propos » à la réédition de 1988 : 1.

23. Lettre du 18 juillet 1935 à André Schaeffner (in Paulme 1992 : 49).

24. « Dites à Mauss et Rivet que nous travaillons sagement et que nous sommes heureuses ici, et croyez à notre sympathie vraie, pour rappeler Mme de Cambremer, personnalité anachronique en ce pays », lettre du 1^{er} mars 1935 à Michel Leiris (in Paulme 1992 : 68).

25. Ainsi Joseph Conrad faisait-il quant à lui parler Marlow : « Nous avons pénétré dans des rivières, d'où nous sommes ressortis : des courants de mort vivante, dont les rives se faisaient pourriture boueuse, dont l'eau épaisse en vase s'infiltrait parmi les palétuviers

tourmentés qui semblaient se tordre vers nous dans l'extrémité d'un désespoir impuissant » (1989 [1902] : 101).

26. « Lettres de J.-C. Paulme à Denise Paulme », fonds Denise-Paulme, Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.

27. « Lettre de Lifchitz et Paulme au Secrétariat », 9 juillet 1935 (AMH, 2AM1M2a) : « Chères amies, Je vous enverrai, à partir de la semaine prochaine, une lettre tous les 8 jours, destinée à ma mère qui se trouve à Bangui, lettre que je vous demanderai de bien vouloir poster par avion, aussitôt reçue. Je ne peux plus écrire maintenant directement d'ici, parce que la route jusqu'à Gao, qu'empruntait le camion postal, est coupée par les pluies. Si j'écris par train, bateau, etc... les lettres mettront plusieurs mois – pour ne pas arriver peut-être. C'est un grand service que vous me rendrez là, et je vous en remercie beaucoup d'avance ».

28. A.-L. Breugnot, « Mlle Rivière et Mlle Tillion, chargées d'une mission ethnographique dans l'Aurès, nous disent... », art. cit.

29. A. Lubrano, « Marcel Griaule et quatre membres de sa mission reviennent de leur expédition au pays des Dogon », *Le Soleil* (Marseille), 10 avril 1935.

30. Lettre de Denise Paulme à Michel Leiris, 22 mars 1935 (Paulme 1992 : 72).

31. A.-L. Breugnot, « Mlle Rivière et Mlle Tillion, chargées d'une mission ethnographique dans l'Aurès, nous disent... », art. cit.

32. Charles de Jonquières, « Deux jeunes Parisiennes vont passer un an seules, dans l'Aurès », *L'Écho d'Alger*, art. cit.

33. Danie Claude, « Un énorme mille-pattes courait dans la trousse à couture », *Le Jour. Écho de Paris*, 7 juin 1939.

34. M., « Pendant deux ans, deux parisiennes ont vécu de chrysalides d'abeilles, de salmis de chauves-souris et de larves de vers à soie », *Cinq heures* (Paris), 30 mai 1939.

35. Danie Claude, « Un énorme mille-pattes courait dans la trousse à couture », art. cit.

36. Ferdinand Reyna, « Aux frontières de l'empire : deux femmes chez les Muong », *Journal de la femme* (Paris), 16 juin 1939.

37. Anonyme, « Deux jeunes filles vont partir accomplir une importante mission scientifique dans l'Aurès », *Nouvelle Dépêche*, 13 novembre 1934.

38. A.-L. Breugnot, « Mlle Rivière et Mlle Tillion, chargées d'une mission ethnographique dans l'Aurès, nous disent... », art. cit.

39. Anonyme, « Deux jeunes filles françaises en mission dans l'Aurès », *Dépêche de Constantine*, 3 décembre 1935.

40. Parmi ces derniers figuraient Marcel Griaule, mais aussi Jean-Paul Lebeuf, Paul-Émile Victor ou Gilbert Rouget.

41. À partir de septembre 1941 s'engage une collaboration entre le « Club des explorateurs » et la revue *Science et Voyages* : dès lors, la revue publie le bulletin du Club informant sur la progression des expéditions dont il est partie prenante, ainsi que des articles écrits par ses membres à leur retour. Un cycle de conférences est également mis en place.

42. J. Reigner, « Bar ouvert sur le monde... », *Paris-Soir*, 13 janvier 1942 ; J. d'Esquelle, « Lorsque les "Broussards" bivouaquent à Paris au "Vol de nuit" », *Paris toujours*, 31 janvier 1942.

43. Jean Lebaudy a, par la suite, organisé une mission avec Marcel Griaule : la mission Lebaudy-Griaule ou Niger-Lac Iro de 1938-1939.
44. Solange de Ganay, « Une Française en Afrique noire », *Sciences et Voyages*, 1942, 8 : 158.
45. *Ibid.*
46. Geneviève Calame-Griaule a ainsi intitulé « Une femme du monde dans la falaise » le bel hommage qu'elle a rendu à Solange de Ganay après sa mort (2003 : 169).
47. De 1934 à 1936, Étienne et Monique de Ganay (le frère et la belle-sœur de Solange de Ganay), ainsi que Régine et Charles van der Broek (sa sœur et son beau-frère) ont navigué en Océanie à bord du voilier « La Korrigane ». De cette croisière, ils ont rapporté de nombreux objets pour le Musée d'ethnographie du Trocadéro.
48. Hélène Gordon ne figure pas sur la liste des participants à la mission présentée aux journalistes avant le 4 janvier 1935 (*Nouvelle Dépêche*, 4 janvier 1935), deux jours avant le départ. D'autres femmes étaient quant à elle annoncées, qui ne sont jamais arrivées en pays dogon : c'est le cas de la princesse de Grèce Marie Bonaparte et de Germaine Dieterlen, dont il était question qu'elle rejoigne Lifchitz et Paulme sur le terrain.
49. « Lettre du 27 février 1935 de Lutten à Rivière » (AMH, 2AM1K62a).
50. *L'Intransigeant* du 7 au 14 mai 1935. Le sous-titre « Chez les hommes des cavernes de l'Afrique noire » disparaît cependant aux dates du 13 et du 14 mai.
51. Hélène Gordon, « Les premiers Blancs chez les Dogons », *Le Monde colonial illustré* (Paris), 1935, 13 (142) : 98.
52. *L'Intransigeant*, 8 mai 1935.
53. *L'Intransigeant*, 9 mai 1935.
54. *Ibid.*
55. *L'Intransigeant*, 11 mai 1935.
56. *L'Intransigeant*, 9 mai 1935.
57. *L'Intransigeant*, 10 mai 1935.
58. E., « La mission Griaule est rentrée : Mme Hélène Gordon nous confie ses impressions de Parisienne émigrée temporairement au Soudan », *Nouvelle Dépêche*, 18 avril 1935.
59. Paul Rivet, « Les femmes et l'ethnographie » (AMH, 2AM1K56b).
60. Titaÿna est l'auteure de nombreux autres ouvrages, qu'elle dénigrera presque tous.
61. Charles Chassé, « La femme qui ne tient pas en place », *Dépêche de Brest*, 17 janvier 1935.
62. RoCHAT-Cenise, « Titaÿna nous montre les peuples et les magies de l'océan Indien tels qu'elle les a vus », *Paris Midi*, 13 juin 1934.
63. « Invitation à l'inauguration de l'exposition "Peuples et magies de l'océan Indien : photographies prises par Titaÿna", 12 juin 1934 », (AMH, 2AM1B6c).
64. Ferdinand Reyna, « Aux frontières de l'empire : deux femmes chez les Muong », *Journal de la femme* (Paris), 16 juin 1939.
65. « Aures habent... », *Dépêche coloniale*, 31 octobre-1^{er} novembre 1934.
66. Charles de Jonquières, « Deux jeunes Parisiennes vont passer un an seules, dans l'Aurès », *L'Écho d'Alger*, 10 décembre 1934.
67. Nicole Chantal, « Deux jeunes filles en mission scientifique dans l'Aurès », *Jeunes filles* (Paris), 4 février 1935.

68. Anonyme, « Deux jeunes filles vont partir accomplir une importante mission scientifique dans l'Aurès », *Nouvelle Dépêche*, 13 novembre 1934.
69. Danie Claude, « Un énorme mille-pattes courait dans la trousse à couture », *Le Jour. Écho de Paris*, 7 juin 1939.
70. « Au Musée de l'Homme : les sorciers Muong nourrissent des pierres avec du riz », *L'Œuvre*, 24 mai 1939.
71. Nicole Chantal, « Deux jeunes filles en mission scientifique dans l'Aurès », art. cit.
72. E., « La mission Griaule est rentrée : Mme Hélène Gordon nous confie ses impressions de Parisienne émigrée temporairement au Soudan », art. cit.
73. « Une interview de Mlle Dijour qui vient d'accomplir une mission auprès d'une tribu indienne du Gran Chaco », *Nouvelle Dépêche* (Paris), juin 1933.
74. Charles de Jonquières, « Deux jeunes Parisiennes vont passer un an seules, dans l'Aurès », art. cit.
75. Claude Janel, « Deux années d'exploration mexicaine : au pays des hommes à cheveux longs », *Minerva*, 17 février 1935.
-

RÉSUMÉS

Résumé

Accueillies avec bienveillance par l'anthropologie en cours d'institutionnalisation de l'Entre-deux-guerres, de nombreuses femmes, parmi lesquelles Jeanne Cuisinier, Solange de Ganay, Deborah Lifchitz, Denise Paulme, Thérèse Rivière et Germaine Tillion, ont suivi les cours de l'Institut d'ethnologie et effectué une ou plusieurs missions sur le terrain. À leur retour, elles ont écrit des articles et des ouvrages scientifiques mais se sont abstenues de publier aucun texte plus littéraire et personnel. Contrairement à leurs collègues masculins, elles semblent en effet avoir renoncé à concilier leurs aspirations scientifiques et littéraires et, en amont, à s'emparer des motifs de l'aventure et de l'exploration. Cet article éclaire ainsi les choix d'écriture des femmes anthropologues à une époque où les représentations sociales mettaient en doute leur vocation scientifique.

Abstract

Several women were accepted with grace into French anthropology during its institutionalization between the two World wars. Among them, Jeanne Cuisinier, Solange de Ganay, Deborah Lifchitz, Denise Paulme, Thérèse Rivière and Germaine Tillion took courses at the Institute of Ethnology in Paris and put in one or more stints in the field. Upon returning, they wrote articles and books but refrained from publishing literary or personal texts. Unlike their male colleagues, they apparently gave up the ideas of reconciling scientific with literary aspirations and of adopting adventure and exploration as motifs in their writings. Light is shed on the choices women anthropologists made about how to write at a time when prevailing ideas in society cast doubt on their scientific calling.

INDEX

Keywords : History of Ethnography, Feminine Writing, Denise Paulme, Germaine Dieterlen, Deborah Lifchitz, Solange De Ganay, Hélène Gordon, Marcel Griaule, Thérèse Rivière, Paul Rivet, Germaine Tillion, Georgette Soustelle, Fieldwork, Mission Dakar-Djibouti, Mission Sahara-Soudan

Mots-clés : histoire de l'ethnographie, écriture féminine, Denise Paulme, Germaine Dieterlen, Deborah Lifchitz, Solange de Ganay, Hélène Gordon, Marcel Griaule, Thérèse Rivière, Paul Rivet, Germaine Tillion, Georgette Soustelle, terrain, mission Dakar-Djibouti, mission Sahara-Soudan

AUTEUR

MARIANNE LEMAIRE

Centre national de la recherche scientifique Centre d'études des mondes africains, Ivry-sur-Seine